



CARINE PITOCCHI

LES CENDRES
SOUS LES
COQUELICOTS

LES RÊVES DE NOS MÈRES - TOME 2

ROMAN



CHARLESTON

CARINE PITOCCHI

LES CENDRES SOUS LES COQUELICOTS

1914. Aux quatre coins de l'Europe, la guerre éclate, séparant familles et amants.

Lorsque leurs fiancés sont envoyés au front, Lady Julia et Emily, malgré leur inquiétude grandissante, décident de s'engager elles aussi. Julia rejoint la Croix Rouge à Genève, tandis qu'Emily se rend en Belgique pour aider la population sous occupation allemande.

En France, à quelques kilomètres des tranchées où se battent les hommes, Florine, jeune institutrice, apporte soutien et réconfort aux enfants de son école, alors qu'à Londres, la famille Murphy prospère grâce à une nouvelle activité : la fabrication d'obus.

À l'autre bout du continent, la princesse russe Elena Demidov renie sa famille et son titre pour se joindre à la révolte du peuple.

Aristocrates ou domestiques, soldats ou civils, hommes ou femmes... la Grande Guerre n'épargne personne. Un roman choral palpitant, vibrant d'espoir et de fureur de vivre.

« UN LIVRE QUI VOUS FERA VIBRER ET
VOYAGER DANS LE TEMPS, AU CŒUR DE LA
GRANDE GUERRE ! »

Carole, de @lafilleaux1001lectures

ISBN : 978-2-36812-696-7



9 782368 126967

19,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : © Raphaëlle Faguer

Image : © Shelley Richmond / Trevillion Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Il se dégage de ce roman une solidarité, une force et une humanité qui donnent du baume au cœur. On passe du soulagement à l'angoisse en une fraction de seconde, tantôt happés par les moments de bonheur tantôt par ceux de tristesse. Mon cœur n'a cessé de palpiter tout au long de ma lecture... Je suis conquise ! »

Marta, de @leslecturesdemissm

« Carine Pitocchi a su recréer une ambiance qui nous plonge dans l'horreur de la guerre. On s'imagine l'odeur de la mort, le bruit des obus qui tombent et on voit ces hommes se déchirer. L'immersion est totale et l'intrigue nous captive jusqu'à la dernière page. »

Floriane, de @les_lectures_de_flofloael

« Une lecture immersive, addictive, d'une grande richesse historique. Des scènes extrêmement visuelles. Un livre qui vous fera vibrer et voyager dans le temps, au cœur de la Grande Guerre ! Et une panoplie de héros, pour lesquels on ne cessera de trembler du début à la fin, conscients que la vie de nombre d'entre eux ne tient qu'à un fil ! »

Carole, de @lafilleaux1001lectures

« L'autrice manie les mots à la perfection. Elle nous donne tous les éléments pour que l'on s'attache profondément aux personnages et que l'on vive l'histoire avec eux. »

Chloé, de @lire_encore

« Des combats, des aventures et des personnages très attachants, une très belle lecture ! »

Leah, de @leahbookaddict

« Carine Pitocchi nous dépeint des personnages déchus, avec l'âme meurtrie, mais qui se battent coûte que coûte pour sauver leur pays, pour lequel ils donneraient leur vie. »

Eline, de @meslivresdepoche

« Emily est toujours aussi passionnante, attachante et forte. C'est vraiment appréciable de voir une héroïne garder ses convictions. »

Fanny, de @madelit_et_des_livres

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LES CENDRES SOUS
LES COQUELICOTS

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-696-7
Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s’engage pour une fabrication éco-responsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l’impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston).

Carine Pitocchi

LES CENDRES SOUS
LES COQUELICOTS

LES RÊVES DE NOS MÈRES - TOME 2

1914-1918

Roman


CHARLESTON

« Aucune lutte ne peut aboutir sans que les femmes
y participent aux côtés des hommes.
Il y a deux pouvoirs dans le monde.
L'un celui de l'épée, l'autre celui de la plume.
Il en existe un troisième plus fort encore que
les deux premiers : celui des femmes. »
Malala Yousafzai.

In Flanders Fields

Au champ d'honneur, les coquelicots
Sont parsemés de lot en lot
Auprès des croix, et dans l'espace
Les alouettes devenues lasses
Mêlent leurs chants au sifflement
Des obusiers.

Nous sommes morts,
Nous qui songions la veille encor'
À nos parents, à nos amis,
C'est nous qui reposons ici,
Au champ d'honneur.

À vous jeunes désabusés,
À vous de porter l'oriflamme
Et de garder au fond de l'âme
Le goût de vivre et de liberté
Acceptez le défi, sinon
Les coquelicots se faneront
Au champ d'honneur.
John McCrae*

* Adaptation française par Jean Pariseau du poème du lieutenant-colonel John McCrae (1872-1918), officier et chirurgien canadien.

À mes parents, les plus formidables qui soient

Les musiques qui ont accompagné l'écriture de ce roman :

La BO du film *1917* de Thomas Newman et la BO du film *Redemption* de Dario Marianelli

Mons, 23 août 1914

LE MAJOR ARCHIBALD MARSDEN était réveillé depuis des heures. Assis à proximité de la ligne de front, il regardait anxieusement le jour se lever. D'ici quelques heures, l'attaque allemande commencerait.

Le corps expéditionnaire britannique avait pris position sur quarante-deux kilomètres le long du canal de Mons. Tout était prêt pour recevoir l'assaut. La British Expeditionary Force, le BEF, entièrement composée de militaires de carrière avec ses quatre divisions d'infanterie et ses deux corps d'armée, était parfaitement en position d'opposer une résistance sérieuse aux troupes du Kaiser.

Le regard d'Archie se porta en direction de Mons. Quelques jours plus tôt, il avait été atterré par la réaction de la population de la ville, qui ne semblait pas avoir pris conscience du danger imminent qui pesait sur eux. En cette fin d'été, l'humeur était encore à la détente,

aux vacances et aux « que pouvons-nous bien craindre puisque les Anglais sont là ? ». Archie, qui avait vu tomber Bruxelles, savait de quelles horreurs était capable cette armée allemande prête à tout pour appliquer son plan Schlieffen prévoyant d'anéantir la France, avant de se retourner à l'est vers la Russie.

Il faisait encore une chaleur étouffante. Il se leva pour s'asperger le visage d'eau puis retourna à son poste d'observation en se demandant s'il serait encore en vie quand le soleil se coucherait.

Il glissa la main dans la poche intérieure de sa veste d'où il retira un courrier, froissé d'avoir été trop lu. La dernière lettre d'Emily, où elle lui promettait de devenir sa femme. Il hésita à la relire, mais se contenta de caresser la petite mèche de cheveux qu'elle avait glissée en même temps qu'une photo d'elle dans l'enveloppe. Il sourit : venant d'Emily, cette attention était presque inespérée, autant que le fait qu'elle lui dise enfin oui. En relevant le visage, il se dit, ce matin-là, qu'il abattrait s'il le fallait jusqu'au dernier Boche de cette armée des ombres pour retrouver la femme qu'il aimait.

À neuf heures, les Allemands déclenchèrent les hostilités par des tirs d'artillerie. Une heure plus tard, Archie et son régiment virent sortir de leurs lignes des centaines de soldats avançant en rangs serrés.

— Seigneur, lâcha un des Royal Fusiliers. Mais qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils cherchent à nous impressionner, répondit Archie.

— Ils vont surtout se faire tuer, grinça le soldat en épaulant son fusil Lee-Enfield.

Abrités derrière leurs défenses, les Anglais regardaient, hallucinés, ces colonnes grises et compactes progresser vers eux à travers champs, comme s'ils étaient en balade.

— Attendez encore, ordonna Archie.

Les hommes retenaient leur souffle, partagés entre une crainte diffuse et l'excitation des premiers combats. Quand les Allemands furent à portée de tir, Archibald patienta quelques secondes avant de crier :

— Feu !

Un déluge implacable de balles s'abattit sur les pauvres gars qui avançaient tels des moutons envoyés à l'abattoir. Archie et son régiment les voyaient tomber comme des cibles dans une fête foraine. C'était presque trop facile. Les troupes anglaises étaient bien entraînées, les tireurs excellents et dotés du meilleur fusil à répétition de cette guerre. Les Allemands se trouvaient en position de faiblesse pour la première fois depuis le début de leur avancée. Ils se brisèrent littéralement sur les défenses britanniques. Pris sous un tir incessant, ils crurent qu'ils avaient face à eux des batteries entières de mitrailleuses.

Les pantins vert-de-gris tombaient par grappes de cent cinquante au moins. C'était un spectacle incroyable, même pour le régiment d'Archibald pourtant habitué aux combats. Le désastre fut tel que l'attaque cessa durant une demi-heure, le temps que l'état-major allemand se réorganise pour ouvrir un front plus vaste avec le soutien de leur artillerie.

Mais malheureusement, les Allemands étaient bien trop nombreux pour que le petit BEF, même parfaitement organisé, puisse lui faire obstacle bien longtemps.

Vers midi, les troupes du Kaiser prirent le pont d'Obourg, puis deux autres, alors qu'Archie et ses hommes défendaient rageusement depuis plus de cinq heures le pont de chemin de fer de Nimy. Partout, la résistance britannique fut acharnée, et quand ils durent céder les sites stratégiques qu'ils avaient défendus toute

la journée, ils ne le firent pas avant de les avoir dynamités – souvent en y laissant la vie.

À la fin de cette terrible journée, les Allemands avaient perdu 5 000 hommes, tués ou blessés, alors que du côté anglais on ne comptabilisait presque pas de pertes. « Cette petite armée méprisable », selon les propres termes du Kaiser, venait de faire boire la coupe amère à la grande faucheuse teutonne.

Le général French décida de replier ses troupes à cinq kilomètres au sud de Mons, avec la ferme intention de tenir en fortifiant leurs positions défensives.

Archibald tentait de trouver une position confortable pour prendre un peu de repos. La journée du lendemain promettait d'être bien plus terrible que celle qu'il venait de vivre. Le sommeil commençait à le gagner quand on vint l'arracher à sa couchette inconfortable.

— On demande tous les officiers au quartier général.

Archibald se redressa, échangea de brefs regards avec ses capitaines et, sans perdre de temps, enfila son pantalon, ses chaussettes et ses bottes.

— Que se passe-t-il, d'après vous, major ? demanda le capitaine Wright pendant qu'ils se dirigeaient tous vers le QG.

— Aucune idée, nous verrons bien une fois sur place, répondit Archibald avec son calme habituel.

Les officiers des 1^{er} et 2^e corps du BEF se retrouvèrent dans le bâtiment où Sir John French avait établi ses quartiers. À ses côtés se trouvaient les commandants, Haig et Smith-Dorrien, le visage impassible.

À droite de la grande pièce, Archie reconnut le cousin d'Emily. Ils se connaissaient mal mais se saluèrent d'un geste poli de la tête. Le capitaine Cornwell faisait partie de l'unique division de cavalerie envoyée sur le continent.

Au garde-à-vous, ils attendaient.

— Repos, ordonna French.

Un bruit de bottes et de tissus accompagna la détente des officiers silencieux.

— Messieurs, j'ai de mauvaises nouvelles, annonça-t-il sur un ton à la fois grave et contrarié.

Une immense carte était posée sur plusieurs tables alignées les unes contre les autres.

— Le capitaine Spears ici présent est notre officier de liaison avec la 5^e armée française de Lanrezac. Il vient de nous annoncer que notre allié avait commencé à se replier en direction du sud-ouest, en laissant notre flanc à découvert. Par conséquent, nous n'avons pas d'autre choix que de nous replier à notre tour. Le QG sera déplacé à Saint-Quentin où vous et vos troupes devrez faire la jonction avec moi. Votre premier objectif sera de reculer à cinquante kilomètres jusqu'au Cateau-Cambrésis tout en contenant l'avance allemande. Vous n'avez que très peu de temps pour organiser l'opération. Je compte sur vous, messieurs, nous nous retrouverons à Saint-Quentin.

Sans un mot de plus, French quitta la pièce.

Archie s'approcha de la carte pendant que les autres officiers encaissaient la nouvelle. Il suivit du doigt la longue ligne qui les séparait, lui et ses hommes, de leur destination. Il fit une rapide mise à l'échelle et murmura pour lui-même :

— Cent trente kilomètres.

— Ce ne sera pas une mince affaire, entendit-il sur sa gauche.

Il tourna la tête. James Cornwell se trouvait juste à côté de lui.

— Non, c'est certain, consentit Archibald.

Le jeune officier, l'air un peu gêné, ne savait pas comment l'aborder.

— J'ai cru comprendre que nous serions bientôt parents, finit-il par dire.

Archie délaissa son étude de la carte militaire pour se concentrer sur le cousin d'Emily.

— Oui, dit-il en souriant. En effet.

— Je suppose que je dois vous féliciter, répondit James.

Ils se serrèrent joyeusement la main.

— Vous devez être très spécial pour que notre Emily renonce à son célibat, plaisanta James.

Archie rougit. D'un naturel timide et réservé, il n'évoquait que rarement son attachement aux choses ou aux personnes.

— Je suis le plus chanceux des hommes. Vous êtes sous le commandement de Haig ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— Oui.

Archie, lui, était dans le 2^e corps dirigé par Smith-Dorrien, celui qui avait déjà subi le plus gros de l'assaut durant cette première journée de combats.

— Alors bonne chance, capitaine Cornwell.

— À vous aussi, major.

Ils se saluèrent militairement puis retournèrent auprès de leurs hommes. Cette journée du 24 août 1914 prévoyait d'être particulièrement longue, et Archibald Marsden ne l'ignorait pas.

Will venait de terminer ses six semaines d'entraînement. Il avait fait connaissance avec sa nouvelle tenue : les inconfortables bottes militaires, les bandes molletières qu'on s'enroulait autour des jambes, l'encombrant barda de quarante-neuf kilos et le fusil Lee-Enfield. Ce

dernier était d'ailleurs la seule bonne chose fournie par l'armée. C'était une belle arme, assez légère, très maniable et redoutablement précise, surtout quand elle était entre les mains d'un William Murphy. Assez vite, il s'était démarqué des autres par ses qualités hors normes de tireur. Il avait eu la chance de se retrouver sous le commandement du capitaine Burke, un officier compétent qui avait la particularité de ne pas abuser stupidement de son pouvoir. Dans le train qui les avait conduits jusqu'à leur dernier camp avant le départ pour la France, Will s'était fait largement charrier par ses camarades. Il gardait un souvenir euphorique de ce jour fou où, sur un quai de gare londonien, Julia avait bravé tous les interdits pour venir lui dire qu'elle l'aimait. Ce bref moment de bonheur lui avait permis de tout endurer : les marches interminables harnachés comme des mules sous un soleil de plomb, la nourriture immonde, la privation de sommeil. Rien ne pouvait entamer son moral. Julia l'aimait, elle l'avait toujours aimé et elle serait à lui à son retour. Il en tirait une force indicible, mais si évidente que son officier supérieur décida de l'utiliser à son avantage.

— Murphy, j'ai à vous parler. Suivez-moi, ordonna le capitaine Burke alors que Will était en train de nettoyer son arme.

Il obéit sous les regards curieux des soldats de sa section. Lorsqu'il entra dans le bureau de Burke, ce dernier remplissait une théière d'eau chaude.

— Du thé, Murphy ?

— Non, merci, mon capitaine.

Burke se servit en humant les effluves parfumés de bergamote.

— Cette odeur me rappelle ma femme, confia-t-il en fermant les yeux comme pour savourer ce moment.

Will, les mains dans le dos et toujours au garde-à-vous, ne répondit rien.

— Repos, Murphy, et vous pouvez prendre une chaise.

Will s'assit, toujours silencieux.

— Je dois vous dire que j'ai déjà formé beaucoup de soldats, mais des comme vous... Il faut bien reconnaître que vous sortez du lot.

Il but une gorgée de thé en grimaçant.

— Il est trop chaud, déclara-t-il en reposant la tasse dans sa soucoupe. Où en étais-je ? Ah oui, je vous disais que vous étiez un soldat hors pair. Vos compagnons vous suivraient jusqu'en enfer. Je ne sais pas comment vous avez développé une telle aptitude, mais force est de constater que vous l'avez. J'ai donc décidé de vous promouvoir au rang de caporal.

— Vous me nommez sous-officier, s'étonna Will.

— Vous en avez l'étoffe.

— J'ai peur que les gars trouvent ça un peu prématuré.

— Au contraire, Murphy. Dès que vous avez le dos tourné, ils n'arrêtent pas de dire que vous feriez un parfait sous-off, et je suis d'accord avec eux.

Will ne savait pas quoi dire.

— Alors, félicitations, caporal Murphy ! s'exclama Burke en lui tendant ses galons. Vous pouvez retourner auprès de vos hommes.

— Merci, balbutia Will en se mettant au garde-à-vous.

— Repos, repos, fit Burke en retournant à sa dégustation.

Will rejoignit ses camarades en faisant glisser entre ses doigts les bouts de tissu qui faisaient désormais de lui plus qu'un simple soldat.

— Alors ? Il te voulait quoi, le capitaine ? demanda Baker.

Will montra ce qu'il tenait entre les mains.

Des sifflets montèrent de la joyeuse troupe.

— Bravo, chef ! plaisantèrent certains.

Will avait craint leur réaction, mais sa promotion semblait plutôt les réjouir.

Rassuré, il se mit à l'écart, sortit son papier à lettres de sa cantine et s'installa pour faire part de la bonne nouvelle à Julia.

Il frissonna en écrivant ces premiers mots qu'il n'aurait jamais cru pouvoir un jour tracer sur une feuille de papier.

Julia, mon amour...

DEBOUT DEVANT LES GRANDES FENÊTRES de la bibliothèque de Longfield, Emily rongait son frein. Elle dévorait fiévreusement chaque jour les informations concernant le BEF, à la recherche d'articles qui auraient pu l'éclairer sur ce que vivait Archie de l'autre côté de la Manche. La dernière fois qu'elle avait eu de ses nouvelles, il devait rejoindre la ville de Mons. En faisant les cent pas, elle attendait que Porter lui monte les journaux livrés du village. N'y tenant plus, elle descendit à l'office pour les récupérer elle-même.

Porter était en train de les repasser méticuleusement quand Emily déboula dans la pièce.

— Ah, Porter, vous êtes là, fit-elle, agacée.

— J'avais presque terminé, madame, j'allais vous les monter, répondit le majordome en devinant ce qui l'amenait.